

De l'usage de la censure en milieu faustien

1. Les livres “coups de poing” ou plus délicatement “subversifs” ont toujours existé et comptent des chefs-d’œuvre, classiques et contemporains. Aussi, dès son apparition dans les années 90, le label “livre qui dérange” octroyé à une génération comme spontanée, m’a-t-il paru abusif. Sa force d’installation et sa vitesse de propagation signalaient à l’évidence combien, en réalité, ces livres dérangeaient peu.

Un certain activisme des réseaux de la prescription a surreprésenté la mouvance “rebelle”, pourfendeuse de tabous, qui a très vite pris la pose morale avantageuse. Les “livres dérangeants” se sont valorisés contre –mais de fait, tout contre. Parce que si toute médaille ne brille qu’au détriment de son revers, pour autant la monnaie reste la même : celle d’un système marchand avec ses stratégies de positionnement éditorial. Ça n’empêche peut-être pas les convictions, et il n’y a rien de honteux dans le commerce. Mais il faudrait tout de même voir un peu au-delà de cette complaisance bipolaire et tellement facile où ce qui n’a pas l’heur de “déranger” relèverait du robinet d’eau tiède...

La bonne question reste celle de la qualité des textes, tous genres confondus, y compris le “dérangenre”, et de l’intérêt qu’ils présentent pour le public à qui on les destine, avant celle de leur habillage, fût-il “branché”, ou des problématiques “taboues”.

2. Avatar récent, surenchère, on rallie maintenant en jeunesse une littérature hyperréaliste, explicitement violente et sexuelle. Au nom de la liberté d’expression, l’on feint de

s'étonner qu'elle puisse choquer sur ce territoire-là. La provocation procède toujours à l'intimidation pour tenter de nous enfermer dans sa logique "pour ou contre" (on voit ça dans tous les arts et les fameuses avant-gardes). On voudrait amener les prescripteurs (car ce sont eux qui achètent...) à se culpabiliser : « Qui a peur de la littérature ado ? » « Pas nous ! Ni moi ! Même pas peur ! » espère-t-on entendre du chœur des enseignants, bibliothécaires et parents, personne n'aimant à passer pour réac' ou censeur. Et comme l'on se voudrait proche de ces ados, comme l'on voudrait faire partie du reflet, dans ce miroir qu'on leur tend !

Il faut s'y faire : après avoir été "enfantine", puis "pour la jeunesse", notre littérature se présente aujourd'hui "de" jeunesse, dans le fantasme d'être émise depuis son cœur de cible ! Vous avez dit : « Faust » ?... L'ironie veut que les ados, pendant ce temps-là, se contemplent dans un tout autre reflet : celui, fascinant, d'amours romantiques et chastes avec un vampire, espèce qui, c'est connu, échappe aux miroirs.

3. L'an dernier, la pétition-droit de réponse à l'article du *Monde des livres* en référait aux mânes de Françoise Dolto. Ça m'a fait tout drôle, me souvenant comment la psychanalyste avait attaqué la production de François Ruy-Vidal dans les années soixante-dix. Quel que soit le bien qu'on pense de Dolto, la récupérer ainsi en sainte protectrice de la littérature jeunesse relève du contresens historique –ou d'autre chose ?

Au fond, comme la censure politique pourrait bien pointer ses ciseaux, je n'ai pas envie de galvauder le mot. Et la question des tabous, elle aussi, se retourne comme une crêpe. Pendant qu'on titille quelques "interdits" répertoriés (presque toujours les mêmes), d'autres s'installent ou se confortent en douceur. Les vrais tabous, on n'en parle pas, par définition ! Je ne vois pas, je peux me tromper, qu'il y ait tant de livres transgressant ceux de nos religions, par exemple. Et je n'affirmerai même pas qu'il appartient à la littérature pour la jeunesse de s'y coller. Pourquoi devrait-elle "tout dire" ? Rien

ni personne ne saurait “tout ” dire. Cela ne se peut pas, “les mots y manquent”, comme disait l’autre à propos de la vérité.

4. Martin Scorsese dans son *Histoire du cinéma* distinguait, entre autres, deux familles de créateurs : iconoclastes et contrebandiers. Ayons une pensée positive et rééquilibrante pour les contrebandiers que, par définition, nous n’entendons jamais ni ne voyons à la tribune. À leur manière, ils résistent au formatage des esprits et font le boulot.

Guy Jimenes, 2008- 2009